

LES ENFANTS DES AUTRES

Colette Bram

raconter la vie

Garder les enfants des autres.

Il est là, immobile sur la table à langer que je viens de recouvrir d'une serviette propre, comme le recommande le protocole. Pour parvenir à le vêtir de ce joli pyjama aux teintes pastel, j'ai dû tirer un peu fort sur ses membres mais il n'a pas protesté. Pas un cri non plus quand, à l'heure de la toilette, je l'ai plongé dans l'eau du bain sans en vérifier la température. Pas une larme, tandis que j'hésitais ensuite de longues minutes sur la dose exacte de poudre de lait à introduire dans son biberon : ce poupon est un enfant modèle.

Assises à leur bureau, à ma droite, pareillement vêtues de noir comme d'antiques figures du jugement, les examinatrices arborent une mine sévère contrastant singulièrement avec la mimique engageante de BA73. BA73 : Quelques jours tout au plus, yeux légèrement fermés, environ deux kilos pour une taille de cinquante centimètres, un nourrisson de silicone très réaliste, « idéal pour l'apprentissage des soins en puériculture » si l'on en croit la notice du fournisseur.

Nous débutons aujourd'hui la troisième séance de « mise en situation », un exercice pratique censé me préparer au CAP du même nom, qui devrait faire officiellement de moi une professionnelle de la Petite Enfance. Les épreuves véritables n'auront lieu que dans quelques semaines mais déjà, un vertige me saisit à la lecture des sujets corrigés : « Vous êtes assistante maternelle et vous accueillez pour la journée Tristan, deux ans et demi et Chloé, cinq mois... » Non. Non. Non. Je ne suis pas assistante maternelle. De l'époque lointaine où j'étudiais le droit me reviennent soudain quelques souvenirs : Théorie Générale des Contrats, article 1110 du Code Civil :

« L'erreur n'est une cause de nullité de la convention que lorsqu'elle tombe sur la substance même de la chose qui en est l'objet. Elle n'est point une cause de nullité, lorsqu'elle ne tombe que sur la personne avec laquelle on a intention de contracter, à moins que cette personne ne soit la cause principale de la convention ».

À moins que. Voilà. Nous y sommes.

Depuis bientôt trente mois, je m'efforce de prendre à cœur mes fonctions « d'auxiliaire parentale », un statut hybride de garde à domicile à mi-chemin entre la baby-sitter et la nourrice agréée. J'ai postulé à la seule offre explicitement ouverte aux candidats « en deuxième partie de carrière » avec à mon actif un diplôme de secourisme, quelques mois d'aide aux devoirs auprès d'élèves de primaire et enfin, héritage de ma formation initiale, une connaissance approfondie du dispositif de protection des mineurs, dont j'espérais évidemment ne pas avoir à faire usage en de telles circonstances...

Depuis bientôt trente mois, je tape dans des ballons, pousse des balançoires, chante des comptines, je joue à Croque-Carotte, à Mange ta soupe, à Princesse au Petit Pois, au Memory, au Mistigri, je lis *Tchoupi part en pique-nique*, *Tchoupi fait du poney*, *Tchoupi aime la galette*, tout en écoutant en boucle « l'm a Barbie Girl » ou la chanson d'Elsa, la Reine des Neiges, clamant haut et fort son ivresse de liberté...

En évoquant la situation, somme toute plutôt enviable des maris de mes sœurs, mon père avait coutume de déclarer avec satisfaction : « Mes gendres ont une bonne place ! » Avoir une place. Se placer, ce qui signifiait autrefois devenir domestique...

Je ne suis pas à ma place : j'ai trouvé un emploi mais le déclassement qui en résulte, l'inévitable sujétion qui l'accompagne me privent peu à peu de mon identité. Parfois, en attendant le réveil de Jonas dont les parents quittent la maison à l'aube, je m'installe dans le fauteuil à bascule du salon auquel j'imprime un léger mouvement :

Tu peux dormir, le vent nous veille, le vent qui va qui vient dehors
Tu peux dormir, le vent nous veille, ton rêve est l'envers du décor.

Sur les murs, un joyeux fouillis de dessins très colorés se mêle aux photos et souvenirs de vacances.

Depuis bientôt trente mois, je côtoie le monde parallèle des vies bien réglées, la mienne se délite et il faut pourtant continuer à faire illusion, préserver les apparences, se montrer à la hauteur des attentes de chaque famille, quelles que soient les circonstances : il y a la cuisine où je cherche

en vain les grandes cuillères, celle où les manches amovibles ne sont pas rangés avec les casseroles, les modèles sophistiqués de micro-ondes, tables de cuisson, lave-vaisselle et autres robots à tout faire, refusant de fonctionner précisément au moment où la marmaille réclame sa pitance à grands cris. Il y a la baignoire au bouchon récalcitrant, le biberon qui se dévisse en projetant son contenu sur les précieux coussins du canapé, les vêtements entassés pêle-mêle dans les armoires et dont je peine à distinguer la taille, voire l'usage, alors qu'approche dangereusement l'heure du départ pour l'école.

Il y a Lena qui refuse de descendre du bus en hurlant : « Je veux maaaaaaan ! » sous le regard courroucé des passagers, m'intimant de réagir au plus vite. Aline et Mélissa, au dressing bien fourni, toujours promptes à me rappeler que j'ai « encore mis la même veste ! » Ilan, échappant à ma vigilance parce qu'il m'a demandé un mouchoir et qu'en plongeant, dans un geste réflexe, les deux mains dans mes poches, j'ai soudain lâché la sienne... Et puis il y a Lorraine, haut fonctionnaire, accueillante et chaleureuse. Et Arielle, son exquise petite fille, à la silhouette gracile et aux traits délicats. Lorraine et Arielle qui vont m'ouvrir les portes de l'atelier du lundi soir, un cours de danse contemporaine où je vais enfin redevenir moi-même, enfin pouvoir me retrouver. Un peu.